

l'affectivité ou de la pensée alors que c'est de cela qu'il est question ? Telle quelle, cependant, cette œuvre « est une sorte d'argument ontologique, non point dans l'abstrait, mais dans la vie, qui accomplit le passage à l'être par le dépouillement des illusions » (p. 42).

J. DELHOMME.

Edmund HUSSERL. — *La crise de la science et de la philosophie transcendantale. Introduction à la philosophie phénoménologique.* — Tome I de la revue « Philosophia ». — Belgrade, 1936, pp. 77-176.

Arthur Liebert, l'ancien éditeur des « Études Kantiennes » (Kantstudien) a quitté Berlin pour Belgrade, et édite maintenant la revue « Philosophia ». Le premier tome de la nouvelle publication nous apporte un travail d'Edmund Husserl qui constitue le premier article d'une série. Nous y retrouvons des idées que l'auteur a déjà développées à Prague, en novembre 1935, au cours d'une série de conférences.

Husserl, fondateur de la phénoménologie, vit bien retiré à Fribourg-en-Brisgau. Il vient d'atteindre sa 78^e année, et les événements récents ont été pour lui de douloureuses et amères expériences. Il travaille cependant infatigablement, et avec une étonnante énergie, à l'accomplissement de ce qu'il considère comme l'œuvre essentielle de sa vie. Ce qu'il a publié a toujours été le couronnement de longues recherches silencieuses, la synthèse concise d'analyses variées. Bien des éléments de sa pensée en sont restés cependant au stade de conversations privées ou d'essais encore inédits. Et c'est pourquoi, pour les non-initiés, la trame de cette pensée est assez difficile à saisir. Husserl n'a jamais consenti à publier ses essais antérieurs. Pour lui, ce sont là des étapes déjà dépassées, et il lui importe avant tout de nous mener directement sur les cimes qu'il occupe aujourd'hui. Sa dernière œuvre a donc, comme cela s'est produit souvent chez lui, caractère d'introduction.

Husserl part de la crise actuelle de la science. Sans doute, la science moderne peut inscrire à son actif des performances remarquables. Malgré tout on peut parler aujourd'hui d'une crise de l'idée même de science. La science a perdu cette confiance absolue qu'avait mise en elle la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle s'est révélée insuffisante devant les misères de la vie. L'idéal moderne, d'ailleurs conforme à la tradition antique d'une philosophie pour qui toute existence serait réductible à la Raison et qui formerait toute la vie, a fait faillite. Cette idéologie prit pour modèle les sciences de la nature ramenées à la méthode mathématique : et en cela elle se différenciait de ses antiques précurseurs. Cette méthode, il s'agit aujourd'hui d'en étudier la genèse et d'en réévaluer la portée. Car l'échec de la philosophie moderne, justement, s'explique par un malentendu sur la valeur, donc sur les dimensions mêmes de la méthode.

Cette méthode, aux yeux de Husserl, a eu pour premier initiateur Galilée, sur qui va se centrer la critique. Galilée est en ceci l'héritier direct de l'Antiquité, qu'il se place délibérément sur le plan de la géométrie axiomatique, considérée par lui comme applicable au monde des corps et de l'espace. Dans ce système, toute forme donnée n'est que l'approximation d'une forme géométrique idéale, calculable

et mesurable. Parti de là, Galilée se construit une méthode inductive basée sur cette hypothèse que toute la Nature, non seulement les formes, mais les qualités sensibles mêmes sont soumises aux lois mathématiques, et par conséquent sont directement ou indirectement mesurables et déterminables. On en est arrivé ainsi à considérer les lois mathématiques comme l'essence profonde, « objective » et le monde des sens comme la face « subjective » du même monde. On s'est fait illusion en cela sur les rapports entre les deux plans, et sur la valeur même de la méthode. D'où la conception moderne de la Nature considérée comme un simple système fermé de réalités physiques connexes, dont toute réalité psychique serait exclue. Le domaine psychique jouera ici le rôle d'une seconde « Nature » indépendante de la première, mais relevant comme elle de la méthode scientifique.

C'est cette conception que nous retrouvons chez Descartes. Descartes prétend, lui aussi, enfermer l'Être dans le système d'une philosophie rationnelle. Mais le premier il cherche pour son système une base inattaquable en prenant pour fondement l'Ego, qu'il dévie presque aussitôt sur le plan naturaliste. Plus radicaux encore, les Empiristes anglais nous ramènent au pur subjectivisme, et dispersent le monde des corps en des faisceaux d'idées. Chez Hume, le problème prendra sa formulation extrémiste (compte non tenu de tout scepticisme exprimé par ailleurs) lorsque se définira l'« énigme d'un monde dont l'existence résulte d'une activité purement subjective, et cela dans l'évidence que toute autre conception devait être tenue pour absurde ».

Kant n'ira pas aussi loin. Sans doute, il construit une « philosophie transcendentale » dans laquelle il considère le monde empirique et celui de la science comme des produits de l'intuition et de la pensée pure. Mais il croit possible de s'élever, au delà, jusqu'à un « monde en soi ». Dans la phénoménologie transcendantale menée jusqu'à ses dernières conséquences, le transcendantal c'est-à-dire la conscience pure qui constitue le monde, est soumise à une expérience directe, comme le « champ défrichable d'une philosophie méthodique du travail », et Husserl tient pour évident que « de ce point de vue tous les problèmes philosophiques du passé peuvent être à nouveau posés et résolus ».

Ce résumé historique préparatoire était destiné à démontrer la nécessité d'une philosophie transcendantale radicale. Les essais qui vont suivre nous ouvriront des horizons sur le « champ » promis. D'ores et déjà, l'un des maîtres de la philosophie moderne reconnaît avec la plus grande probité la faillite de cette philosophie, et en recherche la cause. Il y a de quoi faire réfléchir. Cette critique d'une conception de la Nature ramenée à l'absurde, en tout cas, attirera l'attention même de ceux qui cherchent la solution du problème dans une direction toute différente. Le penseur chrétien ne peut pas ne pas être frappé, d'emblée, d'un fait. Cet examen de conscience rend bien compte des liens qui unissent la philosophie contemporaine et la pensée antique. Il passe en revanche sous silence toute la pensée philosophique intermédiaire. Des siècles de recherche chrétienne sont lettre morte : comme s'ils n'avaient laissé derrière eux aucune trace de leur passage. Cette omission, par elle-même, est tout à fait caracté-

ristique des méthodes de la philosophie moderne : et le plus typique est qu'elle-même, en ses heures d'auto-critique, n'y prenne pas garde.

Et ainsi cet examen de conscience attend un complément. Jusqu'à quel point la philosophie moderne a-t-elle trouvé le chemin de l'erreur en faussant compagnie aux disciplines spirituelles médiévales ; dans quelle mesure la conception moderne que l'on s'est faite de la Nature se définit-elle par cette rupture même ; voilà ce qu'il faudrait maintenant établir. Restera ensuite à examiner de très près la philosophie transcendente radicale qui nous est promise. Ce qui nous en est déjà livré par allusions nous permet de sentir qu'il sera urgent et nécessaire de la confronter avec la doctrine de l'Être, telle qu'elle se définit dans la philosophia perennis.

S. THERESIA BENEDICTA A CRUCE, O. C. D.
(EDITH STEIN)

ESTHÉTIQUE

Poésie contemporaine et art moderne suscitent de grands espoirs, non seulement parce qu'ils ont à leur service des artistes qui haussent, parfois jusqu'au génie, le don de l'expression et du symbole, mais aussi parce que parmi les philosophes actuels beaucoup sont disposés à considérer attentivement la valeur de l'expression esthétique, pour en élaborer philosophiquement les exigences. Un concours si remarquable évoque les plus beaux moments de civilisation, avec peut-être une prise de conscience plus nette que par le passé de la dignité propre de l'artiste et une analyse philosophique plus minutieuse de la nature du Beau et de l'Art.

Quelque large que l'on fasse pourtant la place de l'expérience esthétique dans les préoccupations des philosophes, on estimerait peut-être exagéré de soutenir que l'attention à la poésie soit dans la nature même de la philosophie moderne, en ce sens que cette philosophie tiendrait de son origine cette orientation et que l'attitude philosophique de Descartes serait essentiellement une attitude poétique. C'est pourtant cette gageure que M. de Corte soutient avec une brillante audace. L'hypothèse exégétique du cartésianisme qu'il vient de soulever¹ aura sans doute quelque peine à se faire accepter, car ceux qui demeurent fidèles à l'esprit de Descartes n'admettront pas volontiers que le cartésianisme ait vécu jusqu'ici dans une inadvertance aussi grave de sa véritable origine. M. de C. estime d'ailleurs que son hypothèse devrait donner lieu à de vastes études historiques pour être vérifiée dans le détail. Lui-même nous présente une étude assez longue et approfondie : après une recherche biographique pour déterminer les influences poétiques qui ont entouré les débuts philosophiques de Descartes, en particulier l'illumination du songe de 1619, on nous donne une interprétation des points capitaux de la doctrine cartésienne (*Cogito*, nature de l'idée, les grandes règles de la Méthode, etc.) de ce point de vue du « mécanisme poétique de l'esprit de Descartes » (p. 139). « La poésie ne jouera plus désormais dans sa pensée un simple rôle inférieur,

1. Marcel de Corte : « La Dialectique poétique de Descartes ». Dans les ARCHIVES DE PHILOSOPHIE, vol. XIII, cahier II. Paris Beauchesne 1937. Fr. 45.